

## Compte-rendu de « Elever et tuer des animaux » de Sébastien Mouret Collection partage du savoir *Le Monde*/PUF 2012

Anne-Elène Delavigne,  
Ethnologue associée au laboratoire Eco-anthropologie et ethnobiologie, UMR  
7206, MNHN/CNRS.

Le titre de l'ouvrage de S. Mouret indique immédiatement son sujet : trente ans après, il donne un contrepoint aux travaux précurseurs de Michèle Salmona ou de Sylvie Sens et Véronique Soriano – dont un article portait alors un titre beaucoup plus frontal : « Elever *pour* tuer ». Ces deux chercheuses étaient également formatrices, et à ce titre elles s'adressaient à des éleveurs et à des techniciens ; c'est dans le cadre et les modalités de cette fonction que s'effectuait le retour au terrain de leurs analyses, et ainsi l'enrichissement de leurs réflexions émergeait aussi des questionnements propres à ces professionnels. Les contextes d'énonciation et de réception de cette problématique, et la problématique elle-même, ont aujourd'hui complètement changé. On le vérifie avec cette publication dans une collection (« Partage du savoir ») pour laquelle il s'agit, en collaboration avec la presse et les médias, « de rétablir les passerelles entre la science et le citoyen », selon les mots mis en exergue par Edgar Morin qui parraine la collection. En 2012, la question de la mise à mort des animaux est jugée susceptible d'intéresser, sinon un large public, du moins un public extérieur au monde de l'élevage. C'est que l'heure est à un questionnement sur les nourritures d'origine animale, et sur les modalités d'élevage des animaux dont elles proviennent, questionnement qui est loin de s'effectuer dans un climat serein, du fait de la place prise dans les débats publics par les positions extrêmes, y compris à l'intérieur des sciences humaines et sociales.

Quoique centré uniquement sur les élevages de porc, dont le contexte, comme celui des volailles, est bien particulier, c'est aux mangeurs de toutes viandes que s'adresse cet ouvrage. L'objectif de cet ouvrage universitaire engagé, est de dessiner une voie moyenne qui rendrait acceptable l'élevage des animaux pour les manger, pratique devenue selon l'auteur « un problème moral pour la plupart d'entre nous » (page 5) – où l'on notera que « la plupart » n'est précisée par aucune donnée, statistique ou autre. Il s'agit donc pour l'auteur « de penser la légitimité morale de la mise à mort » des animaux d'élevage en général, à partir du cas particulier des porcs (page 5). S. Mouret propose ainsi une lecture moralisée de l'élevage et de nos rapports aux animaux, s'inscrivant dans un projet de refondation morale et technique des pratiques d'élevage. C'est sur ce positionnement, plus que sur les données de terrain, qu'insiste la préface de B. Reber, membre du centre de recherche Sens, Ethique, Société.

Au-delà de l'observation des pratiques et des acteurs, il s'agit pour l'auteur de légitimer la relation ancienne qu'entretiennent les hommes et les animaux dans la domestication, face à un courant d'opinion, sinon de plus en plus large, du moins de mieux de mieux représenté dans les mondes urbains – et dans *Le Monde*, co-éditeur de l'ouvrage –, remettant en cause cette relation, quelles qu'en soient les modalités pratiques (« La question du devenir des éleveurs et la mise en cause des activités d'élevage », page 74 sqq). L'auteur rappelle que l'historien anglais Keith Thomas avait montré la genèse de ce mouvement et, quant à lui, évoque brièvement la mise en place de l'industrialisation

des élevages porcins et ses implications sur le rapport des hommes aux animaux qu'ils élèvent et, au-delà, à la nature en général (page 108-113). Les « libérateurs » des animaux, hostiles à toute forme d'élevage, sont les interlocuteurs, parfois cités explicitement (page 8), dont cet ouvrage cherche à contrer les discours.

Le premier chapitre indique clairement cet objectif, en abordant d'emblée la question de « l'éthique et du végétarisme », rappelant le lien très fréquent entre ce régime alimentaire et la volonté « d'en finir avec la souffrance et la mort des bêtes » – quitte à artificialiser le produit viande ou du moins, pour l'heure, à se réjouir de la perspective (encore lointaine) de fabriquer une « viande artificielle » à partir de cellules prélevées *in vivo*. Dans cette perspective, l'introduction du livre est un récit qui s'inspire d'œuvres populaires de science-fiction, destiné à faire sentir les implications, pour les hommes et pour les bêtes, d'une disparition de la relation d'élevage et donc des animaux eux-mêmes, qui résulterait de cette forme radicale de « libération » des animaux. Les recherches réalisées dans les années 1980-90 par l'ethnologue Laurence Ossipow (citée page 15), sur les représentations que les végétariens ont de la viande seraient à réactualiser, dans ce contexte d'idéologies entièrement renouvelées. Comprendre les motivations (multiples, à commencer par l'économie) visant à abandonner la viande ou au contraire à continuer de revendiquer sa consommation ouvrirait une autre perspective, complémentaire de celle de l'auteur.

Dans les pages qui suivent (« Changer de question, changer d'approche » pages 30-40), et c'est l'objet de son enquête, l'auteur dit vouloir mettre les conditions d'élevage à l'épreuve de l'éthique. Il entend par là ne pas laisser la 'question animale' aux mains des « experts de l'éthique » (avec en ligne de mire certains philosophes de l'éthique appliquée, théoriciens de l'antispécisme : « Les limites de l'éthique animale » pages 30-36) mais en faire « l'affaire de tous » (page 37). Il s'agit de « décrire et non prescrire » (page 38). Dans cette perspective, quelle place revient aux éthologues (dont il cite les travaux), qui ont commencé récemment à étendre leur champ d'observation, autrefois cantonné au sauvage, aux animaux d'élevage (page 33), en intégrant, quoique encore plus timidement, la relation aux êtres humains ? Quelle place pour une zootechnie dont les perspectives (largement critiquées dans l'ouvrage) seraient reconsidérées ? Le propos de l'auteur est de questionner les professionnels des animaux que sont les « éleveurs » et de rendre compte de leur point de vue : il veut « par une approche descriptive du vécu du travail des éleveurs, accéder au sens moral de leurs relations aux animaux » (page 39). Il s'agit ainsi de se focaliser sur les termes de cette relation de domestication, en examinant des aspects tels que « l'affectivité et la communication » (page 42) ou la faculté d'empathie (mise en valeur par M. Salmona dans son travail sur le vivant) (page 44), dans différents types d'élevages porcins, dont le point commun serait la volonté de « se différencier de la production industrielle » (note 1 pages 60 et 61 ; chapitre 2 « Vivre avec des animaux d'élevage autrement : (re)donner du « sens à l'éthique » »). Les derniers chapitres consistent en une réflexion sur la relation aux animaux dans l'industrie porcine, dont les termes sont présentés en opposition radicale avec les modèles du chapitre précédent (chapitre 4 « L'industrie porcine : produire et détruire », et chapitre 5 : « Banalisation de la violence envers les animaux »).

La mise à mort des animaux et le travail de deuil qui l'accompagne ne sont pas traités par le biais d'entretiens, mais d'abord en convoquant des écrits d'anthropologues et de zootechniciens. Il s'agit pour S. Mouret de définir d'abord de « bonnes » conditions d'élevage, aptes à réconcilier la nécessité de mettre à mort et le lien avec les animaux d'élevage. Il s'appuie pour ce faire sur la théorie anthropologique du don et de la dette

(« reconnaissance d'un endettement envers les animaux », page 72 ; « la vie bonne des animaux comme contre-don », page 77 ; régime de gratitude).

L'ouvrage fait ainsi usage dans toute la première partie d'un vocabulaire psychologique et moral (gratitude, courage, engagement vertueux, courage moral, bien, mal, salir son âme, etc.) qui peut facilement laisser hermétique à la problématique traitée un lecteur intéressé par le sujet mais un tant soit peu distancié. Par sa focalisation sur la souffrance, partie prenante de la thèse énoncée clairement dans la toute dernière page de l'ouvrage : « Induire un nouveau rapport à la souffrance des éleveurs ainsi qu'à celle des animaux » (page 200), l'auteur rejoint les préoccupations des animalistes qu'il cherche à contrer et, plaçant ses analyses sur le même terrain, il limite la portée de sa discussion critique.

Si l'on ne peut que largement souscrire à la volonté affirmée de l'auteur de contribuer par son étude « au changement du modèle dominant d'organisation du travail dans l'industrie porcine » (page 200), ces points, et d'autres encore peuvent gêner l'adhésion à ses analyses.

La vision très schématique de l'auteur nuit à sa force de conviction. Elle se dégage du plan de l'ouvrage, traitant de façon bipolaire les relations aux animaux. Une typologie des professionnels en contact avec les porcs est définie a priori, en fonction de l'organisation du travail (page 60 et 61, note 1 ; page 134, note 1). Les appellations « éleveurs », « éleveurs producteurs », « travailleurs » ne sont pas simplement destinées à éviter des répétitions mais elles rendent compte d'une hiérarchie de valeurs qui n'est pas clairement explicitée. Pourquoi n'avoir pas choisi de reprendre les catégories émergent des entretiens réalisés ? Elles auraient permis une vision plus nuancée, et surtout au plus près de celle des personnes rencontrées, et sans doute en partie, sinon totalement, communes à toutes ? Il s'agit de ces représentations dites « -émiques », que cherchent à mettre au jour les ethnologues. L'auteur semble ainsi considérer que le lieu et le type de travail conditionne entièrement l'attitude des personnes, ce qu'il n'explique qu'en toute fin du livre : « (...) Les hommes et les femmes qui travaillent avec des animaux dans ce secteur de production (...) [sont] rendus violents par l'imposition d'un modèle d'organisation du travail fondé sur l'exploitation à grande échelle d'animaux » (page 200). Avec ces catégories préétablies et cette représentation « mécaniste », l'auteur se prive de traiter des relations entre l'oppression structurelle et les actions individuelles, où se situe la marge d'autonomie et de manoeuvre propre à chacun.

Un même dogmatisme se retrouve dans la condamnation très lapidaire des liens que les 'amis des bêtes' entretiendraient avec leurs animaux de compagnie, inconsidérément humanisés, attitude qui résulterait d'« un attachement corrompu » (page 64). On s'étonne que les propos rapportés d'un éleveur de porcs appelant ses porcs « mes titis mes lapins » (page 82) ne soient pas analysés en vis-à-vis.

En contradiction avec sa volonté de « décrire et non prescrire », l'ouvrage construit ainsi des bons et des mauvais modèles d'élevage, ce que la préface présente d'ailleurs comme étant son intérêt majeur : il « sépare le bon grain de l'ivraie dans la façon d'élever, de tuer des animaux et de produire de la viande » (page XI). Le chapitre qui relate l'expérience d'observation par l'auteur d'une formation à l'euthanasie, est représentatif de cette position plus générale (que l'on retrouve face aux abattoirs par exemple). L'apprenti-observateur ne sollicite pas le point de vue du formateur sur son propre rôle, mais il le présente comme il l'a lui-même perçu, un bourreau cruel dont « le comportement laisse entrevoir, semble-t-il, la manifestation de penchants immoraux pour la destruction », page 188. Face à ce qu'il perçoit et ressent comme une barbarie, le jugement et la force critique

de l'auteur-observateur s'effacent. Sa posture méthodologique est paralysée par son affectivité, et dès lors inapte à rendre compte de la complexité des positions et des relations en jeu, ce qui nuit évidemment à l'objectivité de la recherche.

Ainsi avons-nous affaire à un ouvrage qui semble distribuer bons et mauvais points, et qui devient dès lors prescriptif. L'auteur termine son 3<sup>ème</sup> chapitre « Tuer des animaux : un engagement moral » par des recommandations sur l'usage et les modalités de l'euthanasie (page 105). Est-ce le rôle d'un ouvrage d'ethnologie, dans le cadre d'une collection de « partage du savoir », que d'édicter ce qui doit être ou ne pas être ? Ou bien faut-il comprendre que les impressions de l'observateur sont du « savoir », en elles-mêmes et sans plus d'analyse ?

L'originalité de ce travail est dans le projet d'endosser, pour en témoigner par expérience directe et les analyser, les activités et points de vue de professionnels de l'élevage. C'est sa force, face au grand nombre de publications, souvent totalement décontextualisées, voire étrangères au quotidien très diversifié des situations d'élevage aujourd'hui. Une telle démarche doit être appréciée. Mais la méthode pêche souvent. Très impliqué dans son objet, l'auteur reste focalisé sur la mort des animaux dans les élevages (réelle avec l'euthanasie de cochons malades, ou comme « fin » de leur travail dans le cas de la production de viande, puisque déléguée à un abattoir). Sans préambule sur les conditions d'entretiens, l'auteur rapporte et analyse les propos des professionnels ; mais il oublie d'expliquer à ses lecteurs, profanes à qui cette collection est censée s'adresser (« un livre à mettre entre les mains des éloignés de la chose » page XI), le fonctionnement concret des élevages-type dont il est question, et le contexte dans lequel ils oeuvrent. De telles précisions auraient sans doute aidé à mieux comprendre sa démarche et son point de vue, qui paraissent souvent arbitraires. C'est particulièrement frappant quand il évoque les pratiques d'euthanasie et le quotidien des éleveurs face à cette réalité (page 89). Le lecteur se trouve alors projeté dans un univers dont on ne lui a pas fourni les principaux repères. On ne peut supposer que ce soit fait pour le déstabiliser ; plus probablement est-ce un effet de la longue familiarité de l'auteur avec ce dont il témoigne, et de son intention de contrer les errements des ennemis de tout élevage. Il reste que, faute de précisions nécessaires, ses alliés ne peuvent pas être totalement satisfaits, ni ses adversaires totalement défaits.

De la même façon, les dimensions concrètes de son enquête québécoise échappent totalement ; elle n'est d'ailleurs mentionnée qu'incidemment, sans être rapportée à une nécessité de la recherche ; elle ne transparait pas non plus dans la structure de l'ouvrage. Non problématisée et non contextualisée, elle se résume à de l'étranger sinon vraiment de l'exotique, ne prenant aucune place dans une réflexion qui aurait pu être historique ou économique, ou qui aurait permis de situer les deux modèles d'industrie porcine l'un par rapport à l'autre et dans le champ des grands producteurs porcins comme, en Europe même, les Pays-Bas ou le Danemark. La perspective comparatiste, qui aurait pu enrichir l'analyse des pratiques françaises, est fâcheusement absente. Exemple remarquable de ce déficit comparatif : l'auteur insiste assez longuement sur la critique française de la technique d'euthanasie au CO<sub>2</sub>, massivement refusée par les éleveurs participant à la formation à l'euthanasie à laquelle il assiste, en raison de l'analogie avec les chambres à gaz de la Shoah (page 90-91) ; mais il n'interroge pas, par exemple, l'usage de cette technique au Canada pour l'euthanasie des chiens errants – il est vrai, qu'il ne s'agit pas d'animaux de boucherie – ni son usage généralisé dans les pays scandinaves pour insensibiliser les porcs avant l'abattage, en accord avec la Grande-Bretagne qu'ils approvisionnent. Cela aurait permis de réfléchir à la portée de ces

images, *topoi* des « animalistes » de par le monde, et qui s'imposent différemment selon les contextes nationaux.

Ces déficits sont particulièrement fâcheux pour un ouvrage qui tire une partie de sa légitimité du fait qu'il sentirait « la paille et l'étable » (page IX), mais dans lequel l'essentiel du terrain semble finalement se résumer à des entretiens avec des éleveurs « selon une approche dite descriptive et qui privilégie le point de vue d'hommes et de femmes qui vivent et travaillent avec des animaux » (page 6), sans que la méthodologie soit davantage explicitée. Ils sont également dommageables à la force d'un ouvrage dont la problématique est particulièrement sensible.

Mais on choisira de retenir surtout que la dernière partie du livre, sur l'euthanasie, nous livre des données de terrain offrant matière à un point de vue neuf pour éclairer les polémiques entre végétarisme et carnivorisme. C'est là, dans cette thématique de la mort non alimentaire d'animaux d'élevage, que se situe manifestement le cœur du travail et de l'expérience directe de l'auteur ; c'est là ce qu'on aurait aimé voir au centre de cet ouvrage, servant de guide à sa réflexion. La pertinence de son point de vue aurait pu ainsi émerger d'autant mieux.

### Références bibliographiques :

Anne-Elène Delavigne, Anne-Marie Martin, Corinne Maury et Séverin Muller, 2000 : « Images d'abattoir : la réalité crue ? Quelques pistes de réflexion sur le discours de l'image ayant trait à la mise à mort des animaux », *Ruralia*, 06 (mis en ligne le 01 janvier 2000, URL : <http://ruralia.revues.org/145>).

Laurence Ossipow, 1997 : *La Cuisine du corps et de l'âme : approche ethnologique du végétarisme, du végétalisme, du crudivorisme et de la macrobiotique en Suisse*, Neuchâtel / Paris, Institut d'ethnologie et MSH.

Michèle Salmona, 1994 : *Les Paysans français. Le travail, les métiers, la transmission des savoirs*, Paris, L'Harmattan.

Michèle Salmona, 1994 : *Souffrances et résistances des paysans français. Violences des politiques publiques de modernisation économique et culturelle*, Paris, L'Harmattan.

Sylvie Sens, Véronique Soriano, 1998 : "Elever pour tuer, ou une approche de socio-zootéchnie dans une formation d'ingénieurs", *Ethnozootéchnie*, n°61 : 9-18.

Keith Thomas, 1985 : *Dans le jardin de la nature. La mutation des sensibilités en Angleterre à l'époque moderne, 1500-1800*, trad par C. Malamoud, Paris, Gallimard.